



Jules Oppert et le syllabaire akkadien

Brigitte Lion, Cécile Michel

► To cite this version:

Brigitte Lion, Cécile Michel. Jules Oppert et le syllabaire akkadien. Colloque Histoire de déchiffrements., Oct 2007, Nanterre, France. pp.81-94. halshs-00781407

HAL Id: halshs-00781407

<https://shs.hal.science/halshs-00781407>

Submitted on 30 Jan 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jules Oppert et le syllabaire akkadien

par Brigitte LION et Cécile MICHEL

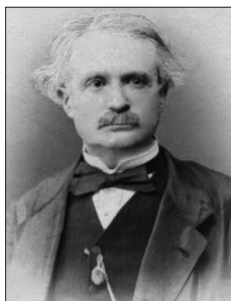
« Modeste travailleur, je n'ai qu'une ambition : c'est d'apporter quelques pierres à l'édifice que construit la science de notre époque. Mon but n'était que d'aider à ouvrir une voie nouvelle, à ramasser des matériaux que des mains plus habiles utiliseront, à former des cadres dans lesquels ils les placeront ; et je serai heureux si je l'ai atteint » (Oppert 1856 : 228). Ainsi s'exprime Jules Oppert un an avant la date traditionnellement reconnue du déchiffrement de l'akkadien, dans la conclusion du rapport qu'il adresse au Ministre de l'Instruction publique et des Cultes sur la mission qu'il vient de mener au British Museum. Il a pu y observer les tablettes trouvées quelques années plus tôt à Ninive, et l'examen de cette documentation toute nouvelle lui a fait faire de grands progrès dans le déchiffrement de la langue akkadienne ainsi que dans la compréhension des origines de l'écriture cunéiforme. Les manuscrits de Jules Oppert montrent qu'il fut effectivement un grand travailleur et l'un des pionniers du déchiffrement de la langue akkadienne.

L'akkadien est une langue sémitique, qui a été utilisée dans une grande partie du Proche-Orient, depuis le milieu du III^e millénaire av. J.-C. jusqu'au tout début de l'ère chrétienne. Ses deux principaux dialectes sont l'assyrien et le babylonien. Cette langue a été complètement oubliée, contrairement à l'hébreu, au grec ancien et au latin qui ont toujours été transmis par la tradition. Il a donc fallu la redécouvrir, la déchiffrer, exactement comme l'égyptien ancien. Et l'akkadien n'est pas la seule langue dans ce cas : beaucoup d'autres langues de l'Orient ancien ont dû être déchiffrées : vieux-perse, ougaritique, sumérien, hittite...

Le déchiffrement de l'akkadien n'est pas le fait d'un seul homme, mais résulte des efforts conjoints de plusieurs chercheurs, qui pendant des années ont entretenu d'étroites relations de travail, se sont communiqué leurs avancées et leurs résultats. Leur collaboration s'est parfois teintée de controverses et de rivalités. L'histoire a surtout retenu quatre noms, ceux des savants qui en mai 1857 ont fourni des traductions très semblables d'une inscription récemment découverte. Il s'agit de Jules Oppert, un Français d'origine allemande, et de trois Britanniques, Edward Hincks, Henry Creswicke Rawlinson et William Henry Fox Talbot.

Lettre de Hammu-rabi, roi de Babylone, à Sin-Iddinam, gouverneur de Larsa. Larsa, vers 1760-1750 av. J.-C. Musée du Louvre. Photo M. Esline.





Photographie
de Jules Oppert.
Collection Rémy Oppert.

1. Les premiers travaux : le vieux-perse

Julius Oppert naît le 9 juillet 1825 en Allemagne, dans une famille juive de Hambourg. De 1844 à 1847, il étudie dans les universités de Heidelberg, où il apprend le droit, puis de Bonn et de Berlin où il suit l'enseignement d'orientalistes allemands ; connaissant déjà l'hébreu, il apprend l'arabe et le sanscrit à l'époque où se met en place la philologie comparée des langues indo-européennes, puis celle des langues sémitiques. Il obtient en 1846, à Kiel, un doctorat de philosophie consacré au droit criminel en Inde.

Dès 1847, à l'âge de 22 ans, il publie à Berlin un travail important sur l'écriture perse : *Das Lautsystem des Altpersischen (Le système phonétique en ancien perse)*. Or le déchiffrement du vieux-perse a véritablement ouvert la voie à celui de l'akkadien. En effet, les orientalistes s'intéressant aux écritures cunéiformes ont à leur disposition, au début du XIX^e siècle, les copies des inscriptions des rois perses, sur les monuments de Persépolis. Ces inscriptions sont rédigées en caractères cunéiformes, mais un comptage du nombre de signes a montré qu'elles utilisaient trois systèmes différents correspondant à trois langues que nous savons aujourd'hui être le vieux-perse, l'akkadien et l'élamite. Le vieux-perse, écrit au moyen d'un alphabet, est déchiffré à partir du début du XIX^e s. par l'Allemand Georg Friedrich Grotefend. Parmi les savants qui poursuivent ses travaux, on trouve l'Anglais H. C. Rawlinson et l'Irlandais E. Hincks. Jules Oppert établit la valeur de plusieurs signes de l'alphabet vieux-perse, indépendamment des travaux de ces deux savants qui venaient d'arriver aux mêmes conclusions l'année précédente.

Or ces trois hommes sont ceux qui, dix ans plus tard, déchiffrent l'akkadien. Les deux découvertes sont liées, car le déchiffrement de l'une des langues notées sur les trilingues, le vieux-perse, permet enfin d'espérer comprendre les deux autres. Les savants se trouvent alors



Deux briques inscrites,
l'une en babylonien et
l'autre en vieux-perse.

Époque perse
(VI^e-IV^e s. av. J.-C.).
Musée du Louvre.
Photo M. Esline.

dans une situation comparable à celle de Champollion face à la pierre de Rosette, connaissant l'une des langues notées, le grec, mais pas l'égyptien noté en hiéroglyphes et en écriture démotique.

En 1847 également, Jules Oppert quitte l'Allemagne où, en raison de ses origines israélites, il ne peut être professeur. Il s'installe en France et obtient une chaire d'allemand au lycée de Laval en 1848, puis à celui de Reims en 1850. Il noue des contacts avec les orientalistes français de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : Eugène Burnouf (1801-1852), fondateur de la Société Asiatique et professeur de langue et littérature sanscrites au Collège de France, Louis-Félicien de Saulcy (1807-1880), numismate et spécialiste d'épigraphie orientale (arabe, hébreu, sanscrit), Jules Mohl (1800-1876), comme lui venu d'Allemagne en 1834, secrétaire de la Société Asiatique et Professeur de persan au Collège de France, ainsi qu'Adrien de Longpérier (1816-1882), numismate, versé en hébreu, persan et arabe, responsable des collections assyriennes, américaines et antiques du Louvre et qui entre à l'Académie un peu plus tard, en 1854.

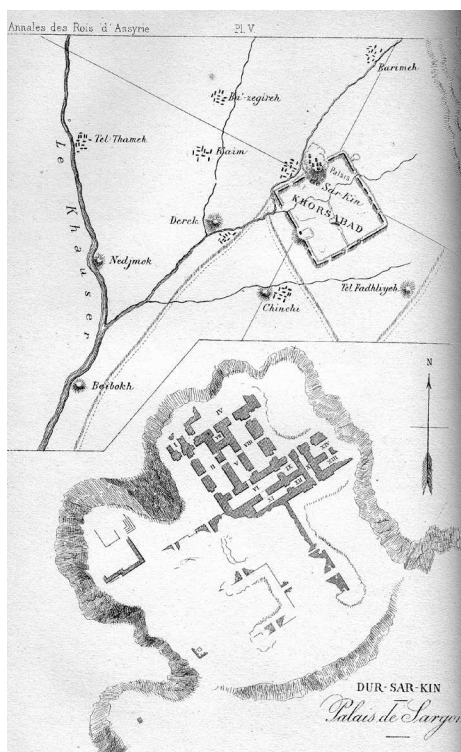
2. Les missions : le voyage en Orient et le séjour à Londres

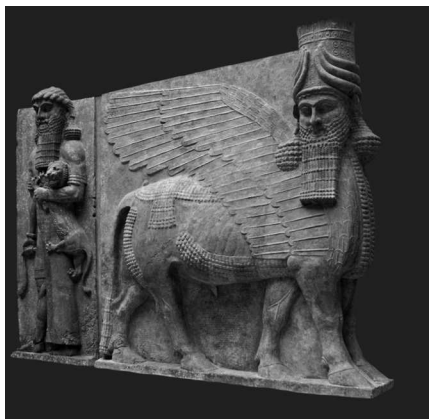
En 1851, le ministre de l'Intérieur Léon Faucher propose à l'Assemblée Nationale d'envoyer une expédition scientifique en Mésopotamie et en Médie. Les crédits sont votés et l'expédition est mise sur pied. Elle est dirigée par Fulgence Fresnel (1795-1855), ancien consul de France à Djedda, en Arabie, et membre de la Société Asiatique. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres invite Jules Oppert à y participer comme épigraphiste. Il est alors âgé de 27 ans et est connu par son livre sur le vieux-perse, ainsi que par plusieurs articles sur ce sujet qu'il publie dans le *Journal Asiatique* et dans la *Revue Archéologique* ; pendant son absence, en 1852, paraît son ouvrage sur *Les Inscriptions des Achéménides*. L'architecte Félix Thomas se joint aussi à la mission qui, entre 1852 et 1854, n'explore finalement que l'Assyrie et la Babylonie, mais pas la Médie.

L'exploration de la Mésopotamie est à ses débuts. Contrairement à la Perse dont les bâtiments, construits en pierre, ont bien résisté au temps et sont toujours visibles, les civilisations de Mésopotamie sont alors encore largement

Plan de Khorsabad et du palais de Sargon II.

J. Ménéant, *Annales des rois d'Assyrie*, Paris, 1874, pl. V p. 155.





**Hauts-reliefs néo-assyriens :
taureau ailé à tête humaine
et génie protecteur.**

Khorsabad, règne de
Sargon II (721-705 av. J.-C.).
Musée du Louvre.
Photo M. Esline.

ignorées, car les palais, temples et maisons, bâtis en brique crue, ont presque complètement disparu et leurs restes sont enfouis dans le sol. À partir de 1843, Paul-Émile Botta, consul de France à Mossul, fouille le site de Khorsabad qui livre le palais du roi néo-assyrien Sargon II, datant du VIII^e siècle av. J.-C. Ses découvertes, notamment les impressionnants taureaux ailés et les bas-reliefs, sont envoyées au Musée du Louvre.

Sur les murs de son palais, Sargon avait fait graver de très nombreuses inscriptions ; alors qu'on ne sait pas encore les déchiffrer, P.-É. Botta les a copiées au fur et à mesure de leur découverte et les a publiées dès 1845. Les épigraphistes ont alors compris que les

écritures découvertes à Khorsabad utilisent les mêmes signes que l'une des écritures des trilingues de Perse.

En 1852, alors que les fouilles de Khorsabad viennent de reprendre, sous la direction de Victor Place, Jules Oppert visite le site et le décrit ainsi : « *C'était un immense palais fondé dans le voisinage de la capitale (Ninive), vers 710 av. J.-C. par le roi Sargon, et qui, par sa destination, par sa situation, était à Ninive à peu près ce que le Versailles de Louis XIV était à Paris* » (Oppert 1853-1859 : T. I, p. 67). La mission se rend aussi sur les sites fouillés par l'Anglais Austen Henry Layard, Ninive et Nimrud, l'antique Kalhu, et J. Oppert rencontre pour la première fois H. C. Rawlinson.

Dans le sud de la Mésopotamie, Jules Oppert s'intéresse particulièrement aux ruines de Babylone, dont il dresse un plan, puis à celles de Birs Nimrud, qu'il identifie justement, comme H. C. Rawlinson, à l'antique Borsippa – mais il croit que cette dernière n'était qu'un



**Lion de basalte
découvert à Babylone
dès le XVIII^e s. ap. J.-C.**
Photo L. Bachelot.

quartier de la gigantesque Babylone (cf. photo p. 38). Il note cette fois que « *Borsippa est à Babylone ce que Westminster est à Londres* » (Oppert 1853 : 216-219). Il s'intéresse en effet à la topographie du site dont on ignore alors les dimensions. De Babylone, il envoie des lettres sur les mesures babyloniennes et l'origine de l'écriture cunéiforme, ainsi que des copies d'inscriptions.

Cette mission finit tristement. Faute de moyens, les fouilles de Babylone, qui auraient été possibles, ne peuvent jamais vraiment commencer. La situation politique en France a brusquement changé avec le coup d'État de Louis Napoléon-Bonaparte le 2 décembre 1851 et la proclamation du Second Empire un an après ; le sort de trois savants perdus au fond de l'Orient n'est guère une priorité pour le gouvernement. Félix Thomas, tombé malade, doit rentrer en France ; ses aquarelles sont néanmoins publiées quelques années plus tard dans



Bas relief néo-assyrien, le roi Sargon II et le prince héritier Sennacherib.

Khorsabad, règne de Sargon II (721-705 av. J.-C.).

Musée du Louvre.

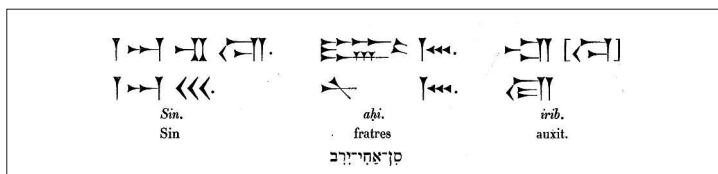
Photo M. Esline.

le rapport de la mission. Fulgence Fresnel reste à Bagdad, attendant des subsides qui ne viennent pas, et y finit sa vie. Jules Oppert est le seul à rentrer en France en bonne santé, avec les plans qu'il a dessinés et les notes qu'il a prises pendant son séjour. Les objets eux-mêmes, emballés et chargés sur des radeaux, doivent être expédiés en France, mais le convoi sombre dans le Tigre en mai 1855. Les 40 caisses contenant les trouvailles de la mission Fresnel – dans lesquelles se trouvaient des dizaines de sceaux-cylindres, des petits objets en pierre, des inscriptions de rois néo-babyloniens, comme des briques inscrites – ainsi qu'une partie des découvertes de Khorsabad envoyées par Victor Place, notamment un gros taureau ailé, sont à jamais perdues.

De retour en Europe en 1854, Jules Oppert obtient la nationalité française. Il est envoyé l'année suivante par le Ministre de l'Instruction publique en Angleterre, au British Museum, pour y examiner les tablettes de Ninive. Les Français avaient, dans un premier temps, commencé à fouiller ce site et, n'y trouvant pas grand-chose, l'avaient abandonné pour Khorsabad. Les Anglais en avaient repris l'exploration et, plus chanceux, y avaient découvert les palais de la fin de l'empire néo-assyrien (VII^e siècle av. J.-C.). À partir de 1851, la bibliothèque du roi Assurbanipal livre des milliers de tablettes. J. Oppert examine et fait photographier les tablettes. Ces photos sont parmi les toutes premières photos d'objets de musée. Un *Rapport à S. Exc. M. Fortoul, Ministre de l'Instruction publique et des Cultes*, rédigé en 1856, donne un compte rendu très détaillé de sa mission et montre que cette documentation toute nouvelle lui a fait faire de grands progrès dans le déchiffrement de la langue akkadienne ainsi que dans la compréhension des origines de l'écriture cunéiforme ; il est décoré de la légion d'honneur.

Le rapport au Ministre de l'Instruction publique, ainsi que la publication de *l'Expédition scientifique en Mésopotamie*, entre 1859 et 1863, montrent que les séjours en Orient et à Londres lui ont permis de parvenir au déchiffrement de l'akkadien. Ses découvertes progressent au même rythme que celles de ses contemporains, en particulier H. C. Rawlinson qui, se trouvant en Orient, est souvent le premier à copier les inscriptions nouvellement exhumées, et E. Hincks, un savant pasteur qui, depuis sa paroisse irlandaise, se tient informé des dernières découvertes.

Au début des années 1850, ces savants disposent des copies des inscriptions de Khorsabad, publiées en 1849 et 1850 par P.-E. Botta, *Monument de Ninive*. Un autre élément important est la découverte à Behistun, en Perse, d'une inscription du roi Darius, gravée sur des rochers, et trilingue comme les inscriptions de Persépolis, portant un même texte rédigé en vieux-perse, en akkadien et en élamite. La version vieux-perse est désormais bien comprise, et le texte akkadien de la version de Behistun, copié au début des années 1840, est publié par



Le nom du roi Sennacherib :
copie des signes
cunéiformes, transcription
en akkadien, traduction en
latin et en hébreu.
Oppert 1859 : 354.

H. C. Rawlinson en 1851, sous forme d'un estampage, d'une transcription et d'une traduction.

3. La langue akkadienne et l'écriture cunéiforme

J. Oppert bénéficie donc des travaux de ses contemporains, comme eux des siens, et il est parfois difficile de cerner ce qui revient précisément à chacun d'eux, d'autant plus que tous ces savants entretiennent entre eux une abondante correspondance. Quelques étapes importantes peuvent être notées. Il était déjà acquis que cette écriture se lisait de gauche à droite. Dès 1845, Isidore Löwenstern (1807-1856), d'origine autrichienne et installé à Paris, spécialiste de la Bible hébraïque, suppose que la langue de la troisième colonne des inscriptions de Persépolis est sémitique. Or Jules Oppert connaît déjà l'hébreu et l'arabe, qui appartiennent au même groupe linguistique, ce qui a dû l'aider. Dans ses publications d'inscriptions, il donne parfois, en plus de la transcription en alphabet latin, une transcription en hébreu.

À cette époque, Jules Oppert appelle cette langue anarien car il a compris qu'à la différence du vieux-perse, il ne s'agit pas d'une langue arienne, c'est-à-dire indo-européenne. Il l'appelle également assyrien et en donne la définition suivante : « *Nous désignons sous le nom de langue assyrienne l'idiome sémitique dans lequel sont rédigées les inscriptions de Ninive et de Babylone, ainsi que les traductions de la troisième espèce des Achéménides* » (Oppert 1857a : 125-126). Plus tard, l'appellation akkadien s'impose ; ce nom est emprunté à la ville d'Akkad, capitale d'un empire au milieu du III^e millénaire ; l'assyrien et le babylonien sont considérés comme étant des dialectes de l'akkadien.

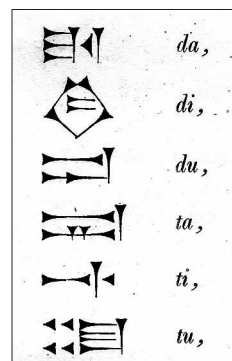
Comme J. Oppert le reconnaît, c'est E. Hincks qui a compris le premier, dès 1846, que certains caractères notent des syllabes et non des lettres comme en vieux-perse. Cela explique le grand nombre des signes nécessaires à la notation de l'akkadien.

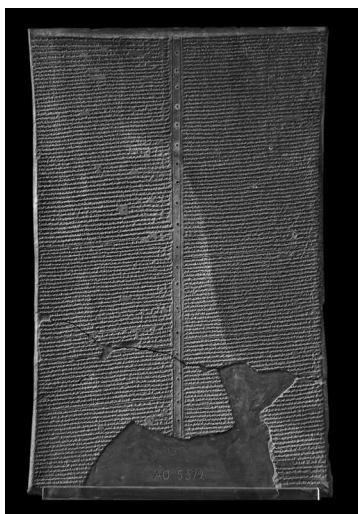
Cette idée est reprise l'année suivante par Adrien de Longpérier qui parvient à lire en partie la titulature du roi Sargon dans les inscriptions de Khorsabad arrivant au Musée du Louvre. Jules Oppert précise la valeur des syllabes ; en travaillant sur les tablettes de Ninive, il est

Stèle de Narâm-Sîn roi
d'Akkad, commémorant sa
victoire contre les Lullubi.
Suse, XXIII^e s. av. J.-C.
Musée du Louvre.
Photo M. Esline.



Signes correspondant aux
syllabes da, di, du et ta, ti, tu.
Oppert 1859 : 31.

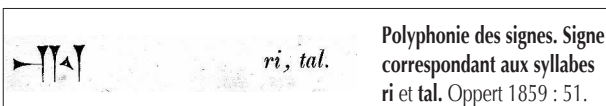




Tablette néo-assyrienne.
Récit de la huitième
campagne de Sargon II.
Aššur, fin du VIII^e s. av. J.-C.
Musée du Louvre.
Photo M. Esline.

le premier à identifier des listes qui donnent les valeurs des syllabes lourdes (consonne-voyelle-consonne) en les décomposant en deux syllabes légères (consonne-voyelle + voyelle-consonne) et explique : « *Toute syllabe formée d'une voyelle comprise entre 2 consonnes (syllabe complexe) est susceptible d'avoir, en outre de sa représentation au moyen de deux signes simples, une représentation particulière, à laquelle est affecté un caractère spécial.* »

La notation de l'akkadien est compliquée par le fait que certains signes peuvent se lire de façons différentes : ils sont polyphoniques, c'est-à-dire qu'un même signe correspond à plusieurs sons ; par exemple, le même signe se lit *ri* ou *tal*.



Liste d'idéogrammes
avec leur traduction.
Oppert 1859 : 43

— —	dieu,	— —	roi,
— —	père,	— —	mère,
— —	frère,	— —	frère,
— —	homme,	— —	nom,
— —	an,	— —	jour,

Des listes de signes trouvées à Ninive, que Jules Oppert a vues au British Museum, indiquent les diverses prononciations possibles d'un même signe. De ce fait, le lecteur doit choisir le son, et donc le sens, en fonction du contexte.

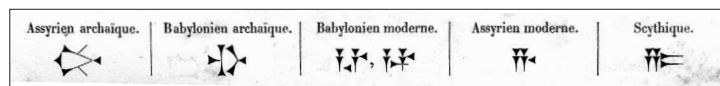
En outre, le système n'est pas purement syllabique. Là encore, E. Hincks semble avoir compris le premier que certains signes représentent non une syllabe, mais un mot entier : il s'agit donc d'idéogrammes. J. Oppert vérifie ce point lorsqu'il découvre parmi les tablettes de Ninive des listes d'idéogrammes, expliqués par leur notation syllabique. Il commente ainsi sa découverte : « *Les inscriptions de ces tablettes sont divisées en colonnes très-régulièrement disposées, et même ceux qui n'auraient pas la moindre connaissance des inscriptions cunéiformes verraient tout de suite que, dans ces documents, il s'agit de signes expliqués par d'autres caractères* » (Oppert 1856 : 178). En effet,

les « caractères » syllabiques akkadiens donnent la valeur des « signes » idéogrammatiques. Il identifie les signes notant les mots suivants : dieu, roi, père, mère, fils, frère, homme...

Jules Oppert comprend alors que les idéogrammes correspondent non seulement à des noms, mais aussi à des verbes. Il déchiffre plusieurs noms royaux, notamment ceux de Sennachérib et d'Assarhaddon, jusque-là incompris parce qu'ils étaient écrits au moyen de ces idéogrammes. Et il suppose que ces idéogrammes ont été créés pour noter une langue plus ancienne que l'akkadien, une langue non-sémitique. Dans un premier temps, il la ratta-

che, à tort, aux langues du groupe ouralo-altaïque. Il découvre aussi l'existence des compléments phonétiques : des signes syllabiques qui servent à préciser la lecture d'un idéogramme.

La forme des signes n'est pas restée figée, mais a évolué au cours des siècles où l'écriture cunéiforme a été employée. Les plus anciens signes pouvaient être des dessins d'objets, comme le montre l'évolution du signe du poisson. À l'origine, ces signes n'étaient donc pas du tout



Évolution du signe du poisson. Oppert 1859 : 63.

« cunéiformes ».

Conscient des difficultés que représente un tel système, qui mélange des graphies idéogrammatiques et des graphies phonétiques, J. Oppert commente ainsi ses découvertes : « *On comprend que les Assyriens eux-mêmes qui, comme nous le savons seulement depuis peu, avaient reçu cette écriture, d'abord hiéroglyphique, d'un peuple ouralien ou tartare [il se trompe ici sur les origines de l'écriture], devaient rencontrer assez d'obstacles pour apprendre à lire leur propre langue. Cette circonstance engagea le roi Sardanapale V (vers 650) à créer une bibliothèque d'argile, et à faciliter ainsi à ses sujets la connaissance de la religion et de l'histoire* » (Oppert 1856 : 178). Cette vision de l'usage des bibliothèques d'Aššurbanipal (Sardanapale V) est légèrement anachronique, mais elle a dû réjouir le ministre de l'Instruction publique et des Cultes, à qui était destiné le rapport. La bibliothèque contenait en fait un grand nombre de textes magiques, destinés à protéger la personne du roi assyrien et donc l'État, et ses principaux utilisateurs étaient les devins et les exorcistes au service du roi, non ses sujets désireux de s'instruire. Jules Oppert déchiffre nombre de ces tablettes, ainsi que les colophons, c'est-à-dire les quelques lignes placées à la fin d'une tablette et donnant le nom du scribe ; il voit ainsi que certains textes ont été rédigés par le roi Aššurbanipal lui-même.

4. L'épreuve de 1857

En 1857, Jules Oppert est invité à participer à l'expérience proposée par la *Royal Asiatic Society*. William Henry Fox Talbot, un Anglais qui se passionne pour les langues anciennes, envoie à cette société savante, sous pli cacheté, sa traduction d'une inscription akkadienne. Cette inscription, due au roi assyrien Tiglath-phalazar I^{er} (1113-1074), a été découverte par H. Rassam en 1853 sur le site de Qal'at Šerqat, l'antique ville d'Aššur. Elle figure sur un prisme en argile et relate les hauts faits militaires et les grands travaux du roi ; le texte est rédigé sur 809 lignes réparties en colonnes sur les huit faces du prisme. W. H. F. Talbot demande que ce pli ne soit ouvert que lors-



Sigle de la
Royal Asiatic Society.

que Henry Creswicke Rawlinson aura publié la traduction du même texte, qu'il a annoncée. La *Royal Asiatic Society* décide alors d'associer à cette épreuve deux autres savants, Edward Hincks et Jules Oppert, et leur demande d'envoyer également leur traduction sous enveloppe fermée. Les quatre traductions sont lues le même jour, par une commission spécialement nommée. Celle de W. H. F. Talbot, amateur de génie, est la plus éloignée du texte. Celles de H. C. Rawlinson et de E. Hincks sont très semblables. Celle de J. Oppert diverge légèrement, mais cela tient surtout au fait qu'il a travaillé sur une copie du texte un peu différente des autres et qu'il a effectué sa traduction en anglais, perdant ainsi en clarté et en précision, comme le souligne J. Gardiner Wilkinson dans son rapport daté du 25 mai 1857 ; celui-ci précise que seul H. C. Rawlinson a rendu la traduction complète du texte. Néanmoins, les quatre versions sont suffisamment proches les unes des autres pour satisfaire la commission, comme par exemple le rendu identique d'une quarantaine de noms géographiques par les différents traducteurs : l'akkadien peut donc être considéré comme déchiffré.

La date de 1857 est donc traditionnellement retenue comme celle du déchiffrement de l'akkadien même si, dans les années qui précèdent, plusieurs inscriptions dans cette langue avaient déjà été traduites de façon correcte par les savants. Ainsi, dès son séjour à Khorsabad, J. Oppert avait impressionné H. Rassam, collaborateur d'A. H. Layard à Ninive, en lisant couramment de courtes inscriptions de Sargon II. En 1856, il avait déjà donné une transcription et une bonne traduction du texte du caillou Michaux, l'un des premiers monuments inscrits ramenés du Proche-Orient en Europe, à la fin du XVIII^e siècle, et vendu à la Bibliothèque Nationale où il se trouve toujours aujourd'hui au Cabinet des Médailles ; ce document avait déjà beaucoup excité l'imagination des savants et donné lieu aux traductions les plus fantaisistes. L'une d'elles commence ainsi : « *L'armée du ciel ne nous abreuve de vinaigre que pour nous prodiguer les remèdes propres à procurer notre guérison. Si elle sépare souvent tant d'amis fidèles, elle les réunit ensuite pour toujours...* ». La réalité est plus prosaïque puisqu'il s'agit d'une dot constituée de terres, offerte par un père à sa fille, datant du XI^e siècle av. J.-C. J. Oppert avait aussi publié une inscription de Nabuchodonosor II, roi babylonien du VI^e siècle, découverte par H. C. Rawlinson et consacrée à la reconstruction de la ziggurat de Borsippa, que l'on prenait alors pour la Tour de Babel. Dans son édition, parue dans différentes livraisons du *Journal Asiatique* en 1857, il précisait : « *En soumettant, le premier et pour la première fois, au monde savant le déchiffrement, l'analyse grammaticale et l'interprétation d'une inscription assyrienne, nous réclamons l'indulgence de nos lecteurs (...) nous pourrions faire valoir quelques titres à cette faveur : c'est le manque d'un précédent quelconque dans l'interprétation analytique d'une inscrip-*

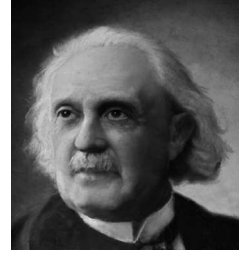
tion assyrienne, non accompagnée d'une traduction. » (Oppert, février-mars 1857 : 125).

5. La carrière de Jules Oppert après 1857

Après 1857, Jules Oppert devient professeur de sanscrit et de philologie comparée à l'École des Langues attachée à la librairie impériale, l'ancêtre de l'École des Langues Orientales ; il publie une *Grammaire sanscrite* en 1859. En 1863, il reçoit le prix biennal de 20.000 francs fondé par l'empereur « pour récompenser l'œuvre ou la découverte la plus propre à honorer ou à servir le pays. » Il poursuit ses travaux, notamment sur la langue notée par des idéogrammes qu'il a identifiée sur les tablettes de Ninive et dans de nombreuses inscriptions royales ; c'est lui qui donne finalement à cette langue, en 1872, le nom de sumérien, d'après le titre de « rois de Sumer et d'Akkad » que portent plusieurs souverains de Mésopotamie. Par ailleurs, Jules Oppert étudie la troisième langue présente dans les trilingues de Perse, l'élamite, et publie en 1879 un ouvrage qui lui est consacré : *Le peuple et la langue des Mèdes*.

Les travaux de J. Oppert suscitent des polémiques qui se situent souvent moins sur le terrain de la philologie que sur celui d'une idéologie qui, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, met en place une hiérarchie des cultures, voire des « races », et postule une supériorité des peuples indo-européens. Ainsi, le Comte de Gobineau, auteur d'un *Traité des écritures cunéiformes* (Paris, 1864), caricature et dénigre systématiquement les travaux de J. Oppert sur les civilisations sémitiques. Ce dernier répond à ces attaques en restant sur un terrain strictement philologique, et en renvoyant pour le reste le Comte de Gobineau aux autres disciplines. J. Oppert est particulièrement sensible à ce sujet puisque, comme plusieurs Juifs venus d'Allemagne et d'Autriche, il s'est expatrié en France pour obtenir une position académique. Président de la Société des Études Juives en 1881, il estime que les textes assyriens et babyloniens apportent un éclairage important sur l'histoire d'Israël et montre des parallèles entre les documents mythologiques mésopotamiens et des passages de la Genèse.

Dans le domaine philologique, Jules Oppert conteste les travaux d'Ernest Renan sur les langues sémitiques. Celui-ci répond avec virulence en 1859, allant jusqu'à mettre en doute le caractère sémitique de l'akkadien. Dans une lettre qu'il adresse à W. H. F. Talbot, J. Oppert se plaint que la majorité des membres de l'Académie soit séduite par les théories d'E. Renan : « *Even in the French Academy there are four or five scholars admitting our results and thirty-four who believe in M. Renan who says that all is nonsense* » (Lettre du 18 novembre 1861). Enfin une vive controverse l'oppose à Joseph Halévy, explorateur de l'Arabie, qui refuse en particulier d'admettre que l'écriture cunéiforme ait pu être inventée par un peuple usant d'une langue non sémitique



Portrait de Jules Oppert.
Collection Rémy Oppert.
Photo B. Lion.

et pense que les idéogrammes doivent donc être lus en sémitique. Le débat entre les « suméristes », au premier rang desquels J. Oppert et F. Lenormant, et les « anti-suméristes » mobilisa longtemps le monde savant et au début du XX^e siècle J. Halévy et H. Pognon défendaient encore ce point de vue (cf. photo p. 39).

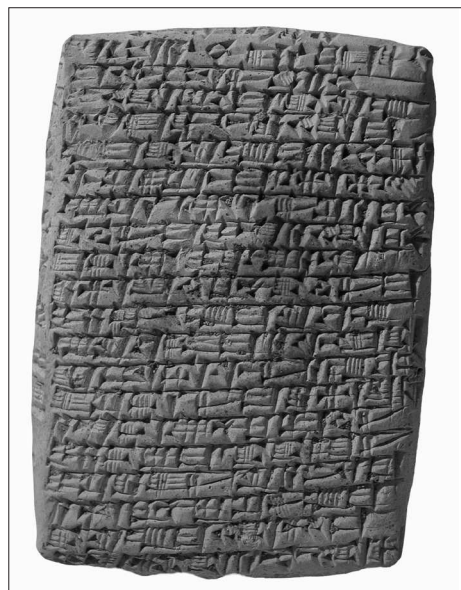
Bien que conscient de l'importance des écritures cunéiformes dans le Proche-Orient ancien, J. Oppert a parfois hésité sur l'identification de certains documents originaires de régions éloignées de la Mésopotamie, et que des fouilles clandestines avaient mis au jour. Ainsi, il met en doute l'authenticité des tablettes découvertes en Cappadoce et écrit à l'un de ses collègues en juin 1894 : « *J'ai bien le travail que vous avez fait paraître dans les comptes-rendus de l'académie des inscriptions et belles-lettres sur les textes (...) que M. Chantre a apportés de Karahöyük. Ces textes sont l'œuvre d'un grotesque faussaire. (...) C'est la même marchandise, le même article, sortant de la même fabrique.* »

De même, il avait d'abord pris pour des faux les textes trouvés en Égypte à El-Amarna ainsi qu'il l'explique dans une lettre G. Maspéro datée de janvier 1888 : « *Mes soupçons s'étaient surtout éveillés par la ressemblance de la tablette envoyée par vous avec les fameuses tablettes dites cappadociennes qui proviennent toutes de Césarée et que je crois toutes fabriquées ; du moins jusqu'à présent. Il existe dans tout l'Orient des ateliers de fausses antiquités qu'il faut payer plus cher, parce que, ils en font payer la main-d'œuvre.* » Mais après l'analyse détaillée des textes d'El-Amarna, il se ravise et ajoute : « *J'incline vers l'authenticité.* »

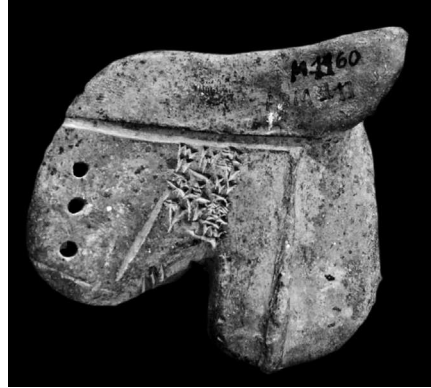
En 1874, J. Oppert entre au Collège de France, comme titulaire d'une chaire créée pour lui, intitulée « philologie et archéologie assyriennes ». En 1881, il succède à l'égyptologue Auguste Mariette à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dont il devient le président en 1891. Il participe à la fondation de deux grandes revues : en 1884, la *Revue d'Assyriologie* en France, et en 1886, la *Zeitschrift für Assyriologie* en Allemagne. Ces deux périodiques, toujours vivants aujourd'hui et comptant une centaine de numéros, figurent parmi les revues majeures de notre discipline. Jules Oppert écrit dans l'une et l'autre de nombreux articles qui montrent son intérêt pour les types de textes les plus variés : inscriptions royales, tablettes astronomiques, juridiques, administratives, religieuses, magiques, et contrats que sa formation initiale en droit l'aide à comprendre.

Dès 1856, son rapport au Ministre témoignait de la richesse et de la diversité de ses centres d'in-

Tablette paléo-assyrienne.
Kaniš (Cappadoce), XIX^e s.
av. J.-C. Musée d'Ankara.
Photo C. Michel.



térêts : « *En dehors des documents grammaticaux, j'ai examiné ensuite tous ceux qui peuvent jeter quelques lumières sur l'histoire primordiale de l'humanité. J'ose exprimer au Ministre l'espoir que cette partie de mes recherches ne sera pas la moins importante, et qu'elle pourra même influencer sur l'enseignement de l'histoire dans les collèges. Membre du corps enseignant avant mon voyage en Orient, j'ai eu la satisfaction de voir que quelques-uns des faits historiques contenus dans mes publications antérieures ont déjà été acceptés dans les cours d'histoire autorisés par l'Université de France* ». Sa bibliographie totalise plus de 400 titres.



Maquette de foie de mouton, utilisée en divination, portant un présage inscrit. Mari, XVIII^e s. av. J.-C. Musée du Louvre. Photo M. Esline.

Stèle du Code de Hammurabi, roi de Babylone, trouvée à Suse, vers 1760-1750 av. J.-C. Musée du Louvre. Photo M. Esline.



Code de Hammu-rabi, roi de Babylone (détail), trouvé à Suse, vers 1760-1750 av. J.-C. Musée du Louvre. Photo M. Esline.



Le 21 août 1905 meurt celui que H. C. Rawlinson a appelé, à juste titre, le « *père de l'assyriologie en France* ».

*
* *

La redécouverte du Proche-Orient ancien, comme le déchiffrement des écritures cunéiformes, fut somme toute une entreprise très européenne pour le meilleur comme pour le pire : le pire, pour les inévitables rivalités entre les pays et parfois entre les collègues d'un même pays ; le meilleur, pour les collaborations entre ces savants qui entretenaient des contacts constants.

Parmi les quatre déchiffreurs de l'akkadien, seul J. Oppert eut un parcours académique institutionnel et continua à travailler sur le sujet jusqu'à la fin de sa vie. C'était un véritable érudit qui parlait parfaitement le français et, outre cette langue et sa langue natale l'allemand, maîtrisait danois, suédois, espagnol, grec, arménien, arabe, persan et turc !

La conclusion de l'*Expédition Scientifique en Mésopotamie* exprime son enthousiasme d'humaniste et la foi qu'en homme du XIX^e siècle il place dans les progrès de la Science : « *C'est la seule discussion des faits qui fera jaillir la lumière, qui mettra la vérité dans tout son jour, et la fera passer dans le domaine public, en dissipant la dernière ombre qui offusque toute découverte, celle de la personnalité. Que les efforts des philologues du XIX^e siècle rendent lisible de nouveau une grande page depuis longtemps effacée de l'histoire humaine, peu importe celui qui en aura enseigné la lecture à la postérité, et qui aura révélé aux générations futures la vérité, comparable au diamant, dont l'éclat ne perd ni ne gagne, quel que soit le mineur qui l'ait trouvé, quel que soit le patient ouvrier qui l'ait mis en œuvre.* »